

(Dé)construire le roman « beur » ?

*Débats autour des ouvrages de Mehdi Charef, Rachid Djaidani et
Mohamed Razane et de leur réception critique*

Par Bastienne Weusten 5701716

Sous la direction d'Olivier Sécardin

Deuxième lecteur : Michèle Kremers

Le 3 juillet 2018

Université d'Utrecht

« *Et toi, ton rêve ?* » m'a-t-il demandé. « *Exister* » je lui réponds.
Rachid Djaïdani, *Boumkoeur*, 1999.

Résumé

Dans les années quatre-vingt, un certain nombre d'auteurs d'origine maghrébine ont significativement investi la scène littéraire française. Ces auteurs ayant quitté leur pays natal se sont mis à écrire au sujet de questions devenues cruciales dans leurs vies, telles que les questions identitaires, la vie en banlieue ainsi que la vie ordinaire des immigrés et les problèmes d'appartenance communautaire. Les médias, les institutions culturelles et les critiques ont eu tôt fait d'identifier une nouvelle littérature « beur », terme en verlan pour désigner un corpus « arabe ». Ce terme fut pourtant contesté par les auteurs concernés, mais aussi par un grand nombre de critiques littéraires. Ces auteurs labellisés « beurs » quant à leur origine et quant aux sujets de leurs récits ont à la fois profité d'une institutionnalisation de leur corpus tout en refusant une quelconque assignation identitaire. Ils ont ainsi fédéré autour d'eux un contre-mouvement littéraire capable de dénoncer les mécanismes discriminants de la légitimation culturelle française et de la reconnaissance sociale. Ce mémoire étudie l'émergence du label « beur » et analyse les thématiques des ouvrages de Mehdi Charef, Rachid Djaidani et Mohamed Razane. Le point de vue est à la fois historique et contextuel puis discursif et socio-pragmatique.

Mots clés : littérature beur, sociologie, arabe, minoritaire, réception critique.

Table des matières

Introduction	5
 PARTIE I – ANALYSE TEXTUELLE	
Chapitre 1 : L'invention du roman « beur »	7
1.1. La question identitaire.....	7
1.2. Le choix de la narration et la voie socio-politique.....	9
 PARTIE II – RÉCEPTION CRITIQUE	
Chapitre 2 : Les débats autour du roman « beur », un éternel étranger ?	12
3.1. L'auteur « beur » et son œuvre à la télévision et dans les entretiens.....	22
3.2. Une reconnaissance impossible ?.....	24
3.3. Critiquer les critiques : vers une littérature post-identitaire ?.....	25
 Conclusion	 29
 Bibliographie	 30

Introduction

Au début des années quatre-vingt, une grande vague d'immigrants maghrébins s'est installée en France. Cette population maghrébine qui s'est réfugiée en France est la plus importante communauté étrangère que la France ait jamais connue : on dit qu'en 1985, la France comptait autant de maghrébins que d'Européens à la fin de la période coloniale. En 1979, la France en compte 1 300 000 ; en 1985, ce nombre augmente encore pour atteindre un total d'environ 1 500 000 résidents maghrébins¹.

Cette immigration maghrébine a donné naissance à une nouvelle génération d'artistes, d'intellectuels et d'écrivains. Sous l'impulsion symbolique de la Marche pour L'égalité et contre le Racisme² organisée en 1983, la deuxième génération d'immigrants maghrébins est en quête d'une légitimation culturelle. Cette lutte pour la reconnaissance informe significativement ce corpus original, cette littérature minoritaire comme disait Deleuze.

Simultanément à la célèbre Marche des Beurs, un jeune écrivain d'origine algérienne publie son premier roman. L'homme resté inconnu jusqu'alors, Mehdi Charef, marque avec son roman intitulé *Le Thé au Harem d'Archi Ahmed*, l'émergence d'un nouveau courant littéraire, très rapidement catégorisé comme littérature « beur. »² L'œuvre de Charef aura d'ailleurs un puissant effet-domino pour ce corpus car sa publication va motiver d'autres écrivains d'origine maghrébine, comme Azouz Begag, à publier à leur tour. Il est vrai que ces écrivains « beurs » partagent certainement quelques thèmes et problématiques communes : très souvent, il s'agit de montrer comment la vie dans les banlieues (parisiennes) s'organise, avec le chômage, le vol, la violence, l'ennui quotidien, la discrimination et l'injustice. Surtout, ces écrivains ne craignent pas de décrire la douleur quotidienne qu'éprouvent les habitants de ces banlieues et la vie de ceux qui « souffrent sous le béton qui gronde.⁴ »

Il est intéressant de remarquer que dès l'émergence de ce courant littéraire, qui a aujourd'hui plus de 35 ans, médias et institutions cherchèrent les « bonnes étiquettes » : littérature « beur » pour les uns ; « arabo-française » pour les autres, ou « de banlieue », ou « urbaine », etc. Toutes ces étiquettes médiatiques parfois reprises par les critiques littéraires, sont le plus souvent refusées par les écrivains concernés. Alors qu'au début du XXI^e siècle un certain nombre d'écrivains (im)migrants commencèrent à s'engager (pensons par exemple au le manifeste *Qui fait la France ?*³ publié en 2007) et à dénoncer cette essentialisation, l'emploi des « labels » reste une donnée récurrente de la société française contemporaine. S'il s'agit d'un roman « beur » ou d'un roman « de banlieue », les présupposés de

¹ https://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1985_num_7_1_1182

Aussi connue sous le nom « La Marche des Beurs ».

² Néologisme politique verlanesque qui désigne un corpus « arabe » et en même temps les immigrés originaires de l'Afrique du Nord qui se sont installés ou qui sont nés en France. ⁴ Razane, Mohamed. *Dit Violent*. Paris : Éditions Gallimard, 2006.

³ Lire aussi : « *Kiffer la France.* »

l'Hexagone et de ses institutions restent les mêmes : plutôt que l'excellence littéraire, il est encore question d'un enfermement dans le déterminisme ethnoculturel le plus rétrograde.

Tandis que les controverses concernant la valeur (et la vertu) littéraire de ce genre littéraire s'éternisent, les débats autour de la catégorisation de ce corpus restent sensibles en France. Une explication possible à cet embarras pourrait être fournie par la connotation extra-littéraire de ce corpus. D'un côté, l'étiquette « francophone » pourrait être appliquée à ce corpus en s'associant opportunément à un certain post-colonialisme ; de l'autre, cette étiquette est rejetée sous prétexte de retrancher littérature *française* et littérature *francophone* – cette dernière catégorisation étant principalement attribuée aux écrivains des ex-colonies et des DOM-TOM. Quoiqu'il en soit, au-delà des indexations compliquées (un écrivain peut-il être « beur » tout en n'étant pas d'origine arabe ? Les débats identitaires n'en finissent pas...) – il est intéressant de remarquer que les débats semblent se concentrer sur la biographie ou l'origine des écrivains ; et non pas sur les textes eux-mêmes.

Dès la naissance de ce mouvement littéraire, la délimitation et la catégorisation du corpus sont effectivement au centre des discussions. Une certitude semble cependant communément partagée : il s'agit désormais d'aller « au-delà de la littérature beur. »⁴ Les célèbres émeutes de 2005 semblent avoir créé l'occasion d'employer un autre label. Après cet événement, la littérature migrante de la deuxième génération de maghrébins semble être surtout préoccupée de l'écriture de la banlieue. C'est ainsi que les spécialistes et les auteurs en question ont voulu davantage promouvoir une « littérature de banlieue. » Considérant que cette dernière étiquette n'est pas plus pertinente au fond, la question se pose de savoir comment parler d'un corpus dit « beur ».

Notre corpus embrasse trois textes : *Le Thé au Harem d'Archi Ahmed* de Mehdi Charef, *Boumkoeur* de Rachid Djaidani et *Dit Violent* de Mohamed Razane. À travers ces trois œuvres, publiées respectivement en 1983, 1999 et 2006, nous étudierons à la fois leurs caractéristiques communes (selon une analyse textuelle) et leurs ambitions discursives. En outre, il s'agira d'étudier la réception critique de ces œuvres (selon une analyse socio-pragmatique), et en particulier de considérer les débats autour du roman « beur » dans un corpus aussi bien médiatique/journalistique qu'institutionnel/académique. La problématique est la suivante :

Comment le roman « beur » et ses écrivains sont-ils représentés dans différents médias français ?

⁴ Vitali, Ilaria. *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature « beur »*. Academia, 2012.

Partie I : Analyse textuelle

Chapitre 1

L'invention du roman « beur »

Qu'est-ce que le roman « beur » ? Et d'où vient la persistance de cette catégorisation considérant qu'une telle labellisation suscite tellement de désaccords ? Du moins, quelle que soit l'approche théorique, l'analyse littéraire ne peut ignorer les connotations sociales (au lieu des questions littéraires) attachées ou impliquées dans/par l'édification d'un tel corpus. Pour autant, au-delà des facilités de représentation, est-il légitime de parler d'une quelconque littérature « beur ».

1.1. La question identitaire

Comment parvient-on alors à garder le terme « beur » ? Et comment naît-il ? En fait, Ilaria Vitali nous explique qu'au niveau étymologique, le terme « beur » fut originellement, c'est-à-dire depuis les années quatre-vingt, utilisé pour désigner un groupe social et ethnique spécifique, à savoir les enfants d'immigrés maghrébins de cette période. Pendant que ces immigrants maghrébins s'installèrent à Paris, la jeunesse parisienne inventa le terme « beur », mot en verlan pour dire « arabe ». C'est cette conjoncture d'un niveau culturel et d'une considération ethnique qui a permis d'identifier un certain nombre d'« auteurs beurs. » Pour autant, le fait de parler d'un roman ou d'un auteur « beur » n'est pas uniquement dû à des raisons ethniques et culturelles : les critères thématiques constituent également autant d'indices d'une identité « beur ». De cette façon, à partir d'une vision partagée par les consciences collectives, Michel Laronde⁵ écrit : « Le terme *beur* est à prendre dans le sens ethnique (les romans écrits par des *Beurs*) et à élargir dans un sens dialectique : celle qui parle de la situation d'un jeune Maghrébin dans une société française contemporaine. »⁶

D'après Laronde, s'il y a dialectique c'est qu'une telle communauté manifeste une certaine hétérogénéité au regard de ce qu'il appelle « société française contemporaine ». Il s'agit donc de considérer la situation des jeunes Maghrébins dans une société française contemporaine présumée. Ainsi, Elisabetta Quarta ajoute-t-elle que l'expression d'une littérature beur fait moins référence à

⁵ Michel Laronde est professeur de français à l'université de l'Iowa aux États-Unis. Il est renommé pour son œuvre *Autour du roman beur : Immigration et Identité* (1993) et s'intéresse principalement au domaine de la littérature postcoloniale de la France, en particulier associé à l'immigration maghrébine.

⁶ Laronde, Michel. *Autour du roman beur : Immigration et Identité*. Paris : L'Harmattan, 1993.

l'origine des auteurs, qu'aux thématiques partagées des auteurs. Prenons par exemple la citation d'Ilaria Vitali⁷ quant à la thématique du corpus :

« [...] Qu'il existerait une entité appelée « roman beur » différente du « roman » tout court, qui impliquerait donc un investissement dans le contexte social et politique et un traitement de thèmes chers aux militants beurs, comme la crise d'identité et la marginalisation sociale des banlieues. »⁸

Il semble donc que le terme « beur » naît d'une part quant à des raisons ethniques, et d'autre part en raison d'une certaine convergence thématique. À ce titre, une première œuvre montre la situation d'un jeune maghrébin en France ainsi que la crise d'identité relative à son existence : il s'agit du *Thé au Harem* d'Archi Ahmed (1983). L'œuvre parle d'un jeune garçon qui s'appelle Madjid et dont la vie se déroule en banlieue parisienne. On y rencontre la famille de Madjid, sa mère qui est le soutien de la famille, son père qui a perdu la raison. La vie désespérante de Madjid lui-même. Le *Thé au Harem* d'Archi Ahmed est le témoignage de la vie difficile des immigrés en France, associant famille et immigration.

Il est ainsi significatif qu'un thème comme celui de *la quête d'identité* soit si récurrent dans les récits de la vie des protagonistes beurs. Dans ce roman, Charef aborde une question identitaire qui est centrale parmi la vie des personnages. Si c'est à travers la fiction que les auteurs beurs racontent parfois leur quête d'identité, parfois même leur crise d'identité, le recours autobiographique semble davantage récurrent si ce n'est explicite. Par exemple, le protagoniste du roman de Charef, Madjid, comme Charef lui-même, vient d'une famille algérienne. Charef se sert à la fois de la fiction et de son protagoniste pour décrire la vie désespérante en banlieue parisienne et pour montrer comment Madjid ne parvient pas à assumer une véritable identité, reconnue comme telle, dans son environnement quotidien :

« [...] Madjid se rallonge sur son lit, convaincu qu'il n'est ni arabe, ni français depuis bien longtemps. Il est fils d'immigrés, paumé entre deux cultures, deux histoires, deux langues, deux couleurs de peau, ni blanc ni noir, à s'inventer ses propres racines, ses attaches, se les fabriquer. »¹¹

Cette autoreprésentation des auteurs beurs quant à une identité devenue problématique, partagée entre une culture d'origine et une culture d'accueil que tout semble opposer, manifeste la grande complexité des politiques identitaires représentatives de ce corpus. « Paumés entre deux cultures », les protagonistes ne savent pas à quelle culture ou à quel environnement social ils appartiennent. Ainsi, la question

⁷ Ilaria Vitali est docteur de l'Université Paris IV-Sorbonne et de l'Université de Bologne, où elle est actuellement en post-doctorat. Elle a publié des études sur les écritures migrantes et postcoloniales et dirigé des ouvrages portant sur l'extrême contemporain

⁸ Vitali, Ilaria. *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*. Academia, 2012. ¹¹ Charef, Mehdi. *Le Thé au Harem d'Archi Ahmed*. Paris : Mercure de France, 1983.

identitaire des immigrés maghrébins de la première génération s’incarne dans le thème de *l’enfermement social* de la deuxième génération d’immigrants maghrébins. Une œuvre comme *Boumkoeur* (1999) de Rachid Djaïdani nous montre cet enfermement, quand elle décrit d’un côté la banlieue comme domicile des protagonistes beurs, et de l’autre la banlieue comme lieu étouffant où les protagonistes ne peuvent jamais exprimer une identité propre. La banlieue obtient donc un statut ambivalent pour dire que les protagonistes ne se sentent ni français ni maghrébins, mais bien plutôt issus de ce tiers monde que représente une banlieue qui les entoure et les enferme :

« Pour Yaz, le narrateur, la banlieue est un endroit froid où l’on se sent prisonnier : « Une galère de plus comme tant d’autres jours dans ce quartier où les tours sont tellement hautes que le ciel semble avoir disparu. C’est mortel comme il caille, j’ai l’impression d’être dans mon frigidaire ». Ce sentiment d’enfermement, se retrouve tout au long du texte [...] »⁹

1.2. Le choix de la narration et la voie socio-politique

Certains critiques littéraires considèrent en outre que le roman « beur » exprime en soi une narration ghettoïsée qui serait trop dérivée de la langue française, et qui dérogerait aux conventions littéraires.¹⁰ Mais il faudrait aussi contredire un tel réductionnisme. Certes, maints auteurs maghrébins, dont Rachid Djaïdani (dans son œuvre *Boumkoeur*) choisissent une narration qui exprime l’argot, le verlan et même l’anglais dans leurs ouvrages – un choix qui s’oppose aux exigences du français normatif de la métropole. Voilà pourquoi un écrivain comme Mohamed Razane se sert particulièrement de la langue anglaise, afin d’écrire d’un ton encore plus violent (la violence verbale étant l’une des caractéristiques de l’œuvre de Razane). Dans *Dit Violent* (2006), Mohamed Razane utilise surtout l’anglais pour les mots insultants et les phrases violentes. Cependant, tous les auteurs ne font pas le choix d’inclure l’argot, le verlan ou l’anglais. Mehdi Charef, par exemple, reste très fidèle à la langue française standard.

Outre les thématiques récurrentes, plusieurs critiques considèrent que le corpus « beur » fait preuve de traits sociologiques et journalistiques mettant l’accent sur la vie en banlieue. Le raisonnement se focalise sur l’idée que l’intérêt esthétique/artistique des ouvrages serait négligeable, par exemple à cause d’une « narration ghettoïsée », et que ces textes exprimeraient plutôt des éléments socio-politiques documentant la vie d’immigré en banlieue :

« *Le Thé au Harem d’Archi Ahmed* de Mehdi Charef (1983) est souvent cité comme le premier

⁹ Puig, Steve. « *Enfermés dehors* » : représentations de la banlieue dans les romans de Rachid Djaïdani. S.D. Academia Edu. 23 avril 2018.

¹⁰ <http://africultures.com/de-la-litterature-beur-a-la-litterature-de-banlieue-des-ecrivains-en-quete-dereconnaissance-12039/>. Consulté le 30 juin 2018.

« roman beur ». Cette étiquette peut se lire à deux niveaux ; [...] elle met en évidence le côté sociopolitique du roman, dans le sens où *Le Thé au Harem d'Archi Ahmed* a été le premier texte à traiter des questions soulevées par les militants beurs. »¹¹

Ainsi, la littérature « beur » obtiendrait-elle involontairement un nom propre à cause d'un certain nombre de préjugés impliquant une charge sociale. On a en outre souvent tendance à lier la littérature beur à un décor urbain, en présupposant qu'il s'agirait plutôt d'« histoires de banlieue » et donc périphériques que d'une littérature légitime.

Dans certains cas, on pourrait admettre qu'il existe un roman « beur » en ce sens que ces textes décrivent effectivement une expérience personnelle de la banlieue, mise en texte par l'auteur afin de découvrir son identité mais aussi afin de se représenter son identité à travers son protagoniste, « dont la vie reflète la sienne. »¹² Pourtant, nous croyons qu'il y a aussi de nombreux textes qu'il s'agit de lire entre les lignes, afin de découvrir le véritable message derrière les descriptions sociales. Alors que Charef s'engage à témoigner de la question identitaire des immigrés, Rachid Djaïdani et Mohamed Razane, des auteurs plus contemporains, se servent plutôt de messages cachés ou du moins implicites quant à la situation difficile des « beurs » dans les banlieues, ainsi que leur lutte pour la reconnaissance (sociale et culturelle). Certaines lectures politiques-critiques s'expriment souvent sous forme d'ironie ou de paradoxe. Prenons par exemple les œuvres de Djaïdani, qui décrivent un environnement de voitures brûlées, d'enfants qui se droguent, de violence et de discrimination, d'enfants paumés et perdus entre deux mondes, de telles descriptions ne sont pas gratuites, elles expriment et cachent une critique sociale et politique. Comme dirait Theodor Adorno,¹⁶ ces textes expriment l'idée d'une culture artistique, c'est-à-dire qu'en décrivant le statu quo social, on s'oppose en même temps à ce statu quo.

Pourtant, certains journaux, la télévision, mais aussi les critiques et les institutions continuent de parler d'un roman « beur », ne considérant que les aspects socio-politiques et identitaires propres à ces œuvres. Bien que nous comprenons tant soit peu l'idée que le genre « beur » est lié à une narration typique et à des thématiques récurrentes, nous trouvons qu'il est remarquable qu'aucun talent littéraire ou artistique ne semble être véritablement reconnu. Aux yeux de ces institutions, c'est comme si le corpus beur existait sans être légitime pour autant. En plus des caractéristiques communes décrites dans ce chapitre, nous avons remarqué que l'œuvre de Charef (1983) est déjà très différente de celle de Razane (2006) : il y a bel et bien un développement thématique ainsi que narratif, qui permet de marquer la transition de la vie d'immigré à celle de la banlieue, et de passer de la langue française à celle de l'anglais ou à l'argot. Cependant, à la question de savoir s'il existe véritablement une littérature beur – on pourrait s'en douter considérant qu'il s'agit d'un terme inventé, réducteur et généraliste, la plupart des institutions

¹¹ Puig, Steve. « *Enfermés dehors* » : représentations de la banlieue dans les romans de Rachid Djaïdani. S.D. Academia Edu. 23 avril 2018, p. 24.

¹² Campbell Seyler, Caroline. « La littérature « beure » existe-elle ? » *La Revue des Ressources*, (2010). <https://www.larevuedesressources.org/la-litterature-beure-existe-t-elle.1654.html>. Consulté le 11 juin 2018. ¹⁶ Theodor Adorno était un sociologue, philosophe et critique littéraire allemand, né en 1903.

et des médias nommés ci-dessus répondrait probablement encore que oui. Ce n'est peut-être pas si étonnant, quand on se rappelle que le mot « beur » a été légitimé dans les années quatre-vingt, juste après l'apparition de l'œuvre de Charef.

Partie II : Réception critique

Chapitre 2

Les débats autour du roman « beur », un éternel étranger ?

Une fois que le terme « beur » est employé pour désigner les œuvres des auteurs maghrébins, que ce soit pour des raisons thématiques ou des généralisations ethniques, médias et institutions recourent de concert à cette catégorisation relativement abusive. Ce développement est intéressant, en ce sens qu'il est paradoxal : pour certains, il s'agit d'un sens commun, ou pour ainsi dire usuel ; pour d'autres, il désigne un corpus sans unité, une littérature qui, en un sens, n'existe pas. Selon Kathryn Kleppinger¹³, il n'existe pas de littérature « beur », car officiellement, l'écriture dite « beur » ne connaît ni mouvement ni manifeste fondateur établissant un quelconque projet commun. Le terme « beur », utilisé dans des contextes divers et selon des stratégies hétérogènes, ne possède aucune stabilité sémantique : son sens change constamment.¹⁴

Pour autant, le roman beur a su trouver son entrée dans la société française et dans les médias français.¹⁵ En se focalisant sur l'émergence et l'usage du terme « beur » dans les médias, Kleppinger explique que le quotidien *Libération* assume un rôle décisif. En 1983, de jeunes maghrébins de Marseille décidèrent de se diriger vers Paris afin de manifester pour la reconnaissance de leurs droits, un événement connu sous le nom de *Marche pour l'Égalité et contre le Racisme*. Quelques jours après, *Libération* publia un article désignant cette manifestation comme *La Marche des Beurs*.¹⁶ Selon Kleppinger, c'est ce titre qui aurait popularisé le terme beur et imposé cette désignation dans les médias. Dans ce contexte, nous proposons d'inclure des articles de *Libération*, qui datent tous de l'année 1983 et qui ont été republiés par ce quotidien à l'occasion de la sortie du film *La Marche* en 2013. Ainsi, les images 1

¹³ Dans l'œuvre de Vitali, qui fonctionne en même temps comme un recueil de différents textes traitant la littérature « beur », le texte *L'invention du roman beur : Mehdi Charef, Leïla Sebbar, Azouz Begag et Farida Belghoul* de Kathryn Kleppinger est incorporé. Kleppinger a fait ses études de langue française à l'université de New York. Elle est actuellement professeur d'études françaises et francophones, et elle est l'auteur du livre *Branding the « Beur » Author : Minority Writing and the Media in France* (2015).

¹⁴ Vitali, Ilaria. *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*. Academia, 2012.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

jusqu'à 7 qui suivent servent à indiquer en quel sens *Libération* a joué un rôle important quant à la normalisation et à la propagation du terme « beur » au début des années quatre-vingt.

LA MARCHÉ POUR L'ÉGALITÉ

LES BEURS VONT

Partie de Marseille le 15 octobre dernier, la marche arrivera samedi à Paris. Dernières décidé d'accueillir les marcheurs le 1er décembre. Après Georgina Dufoux à Strasbourg,

Beauvais-Creil: jour J moins quatre

Creil (AFP). Quarante-sixième étape. Beauvais-Creil, dans l'Oise, et jour J moins quatre pour les 32 marcheurs des Minguettes. Hier, ils ont reçu la visite de Jack Lang, ministre de la Culture, et troisième représentant du gouvernement, après Georgina Dufoux et Huguette Bouchardeau, à venir à leur rencontre.

« Certains diront que le gouvernement récupère la marche, mais c'est plutôt la marche avec son dynamisme qui a récupéré le gouvernement », explique Christian Delorme, le « cœur des Minguettes », à leurs côtés depuis Marseille.

Youssef est « heureux ». « Le ministre a pris place au premier rang. Il tient la banderolette et moi, ça me touche », dit-il. « On est contents qu'ils viennent nous voir. Mais pour-quoi ils sont pas venus avant », lance Sarid, 23 ans, un des Minguettes.

Comme tous les matins depuis le 15 octobre, la petite colonne démarre encore un peu endormie. Un car a transporté les marcheurs à Bailly-l'Étrépin, près de Beauvais. Il auroit 30 kilomètres à se « taper » avant Creil.

Deux motards de la gendarmerie encadrent la marche. Une banderolette que l'on voit à l'arrivée des villes-étapes et qui proclame « vivre ensemble avec nos différences pour une société solidaire ». Pas de slogan, mais dans les rangs, on cause, on chante des chansons de Renaud, on se tient par le bras, par le cou, on écoute du reggae avec les walkmen.

« J'en ai, ils nous prennent pour des sportifs qui s'entraînent », lance Amstar, coiffé d'un béret décoré de badges. Abed, le scribe du groupe, noircit ses carnets. « J'en ai déjà rempli trois et demi. Je suis presque journaliste. »

« Tiens, voilà le R.G. marcheur. » Philippe, inspecteur des R.G. de Beauvais, vient d'arriver sur la marche. Depuis Frouy (Oise), il le accompagne. « Plutôt que d'être dans



Beauvais : comme tous les matins depuis le 15 octobre, la petite colonne se met en route. Le ministre de la Culture les attendra à Moisy.

une 4 L, j'ai préféré marcher. Je suis sportif et je considère que la lutte contre le racisme concerne tout le monde. »

A 4 km/h, les marcheurs avancent. Toumi Djadjja, président de « S.O.S. Avenir Minguettes », blessé le 20 juin dernier par un policier, l'un des animateurs de la marche, s'efface. Il ne veut pas être une vedette. De temps à

autre, des automobilistes ralentissent. Certains n'ont pas l'air de comprendre ou ne veulent pas comprendre. D'autres les encouragent d'un geste amical et d'un sourire. Pour Marie-Laure, l'une des quatre jeunes Françaises de la marche : « On a semé une graine, maintenant il faut qu'elle pousse. »

Marie-France OSENDA

Des milliers de compagnons de route

Trois marcheurs des Minguettes. Ils se sont assis sagement derrière un long bureau d'école. Ils paraissent aussi à l'aise, là, que sur les routes de France qu'ils parcourent depuis le 15 octobre. Hier, dans les locaux de la CIMADE, à Paris, ils ont tenu une conférence de presse. La dernière avant la manifestation de samedi. L'occasion de tracer un premier bilan : « A coup sûr, la boule de neige a grossi, et nous avons été les premiers surpris, dit Bourdiz. Nous croyons que nous avons mis en route l'histoire du moteur de la lutte antiraciste. »

Nul doute, lorsque l'on comptabilise les soutiens innombrables dont bénéficie cette marche. « Il y a plus de 70 associations ou partis politiques qui nous approuvent », remarque Farid. Tout y est : parti de gauche ou d'extrême-gauche, CPDT, CGT, sans oublier les associations d'immigrés. « Et pourtant, nous ne sommes pas des magiciens, mais quoi, on a réussi à faire se rencontrer des tas de gens. Il y en a eu plus de 20.000 qui, depuis le premier jour, ont fait un peu de route avec nous », souligne Farid. Ultime preuve, un texte commun qui sera signé par les autorités

de toutes les religions, musulmane, orthodoxe, catholique et protestante. Bien sûr, il reste encore, avant le 3 décembre, quelques problèmes à régler, ultimes préparatifs et règlements de dernière heure. Ainsi, le cortège se rendra de la Bastille à Montparnasse et non pas à la Concorde, comme cela avait été initialement prévu.

D'autre part, la mairie de Poissy qui avait refusé une salle pour accueillir les marcheurs, le 1^{er} décembre, a fait marche arrière. Mieux, le conseil municipal, en majorité RPR, sera présent à cette manifestation.

Dans ce contexte, comment ne pas se mettre à rêver ? « Un geste de Mitterrand, et pourquoi pas sa présence ? » « C'est à lui de prendre la décision, et non pas à nous », conclut Farid, amusé et confiant. F.F.

Orléans : deux marcheurs permanents discutent avec les habitants



Le programme des quatre derniers jours

Mercredi

Les manifestants quittent Creil ce matin en train, et déjeunent à Persan Beusmont, puis reprennent le train jusqu'à Valmondois, où la marche reprend le long de la rive droite de l'Oise (départementale 4) jusqu'à Pontoise (arrivée prévue 16h30, itinéraire : quai Eugène-Turpin, quai Pothois, place du Pont, rue Hôtel-Dieu, place Piscine, av. Général Delarue, place Libération, av. de Verdun ou bd. Cergy). Arrivée à Cergy (17h à la gare) puis recour Pontoise (17h gare, marche jusqu'à l'hôtel de ville, soirée débats-spectacle à la salle des fêtes) (contacts : Jean-Michel Carlier et Robert Collignon (4) 030 32 03).

Jendi

Les manifestants quittent en car le parc des sports de Saint-Ouen à 10h30 pour arriver à Chanteloup à 11h30. Là, ils se divisent, jusqu'à 20h, en deux groupes. • Chanteloup-Poissy : 12h : repas à l'ASTI de Chanteloup, 14h : film-débat (32, rue d'Andréas), 17h30 : départ en marche (D 55, N 190, pont) pour Poissy (av. Berteaux, rue Tanneuse, rue Saint-Louis, route Villeneuve, pont, 18h30 : relais international de la jeunesse). • Flins-Billancourt-Mantes : 11h30, départ en car de Chanteloup. Quelques manifestants vont à Renault-Billancourt (13h). Les autres déjeunent à Renault-Flins (réunion à 15h puis départ en car). Arrivée à Mantes à 17h15. • 20h Poissy. Soirée spectacle à la salle polyvalente.

Vendredi

Les manifestants quittent Poissy pour Colombes (arrivée à la gare vers 11h30, puis à la mairie et, à 14h : place du Souvenir). Ils se séparent ensuite en trois groupes. • Premier groupe : Colombes (rues G. Péri, Bournaud, J. Gallé, V. Hugo), Bois-Colombes (rues V. Hugo, Bouguinon), Asnières (rues Chancy, A. Bailly, av. Marné), Courbevoie (rue Saint-Denis, place J. Mermoz, av. du 11 Novembre), Levallois (pont de Levallois, rue A. France, Clément C. Bayard, 15h : MJC, 2 rue Cavé : « forum justice »). • Deuxième groupe : Chateaux-Malakry (15h maire, av. H. Maron, rue V. Fayo, av. Division-Leclerc, rue Chateaux, RER Antony, rue Mowat, av. D. Leclerc, av. Pt Kennedy, av. Saint-Marc, rue de Labonne, allée Madrid, 17h : foyer international XVI, rue de Labonne, allée G. Péri), Massy (17h45 : mairie, puis départ en car), Corbeil (arrivée 19h, centre culturel Pablo Neruda, spectacle à 21h). • Troisième groupe : il se sépare du premier groupe à 16h. Certains vont alors à Gennevilliers (17h-19h : forum CFDT, Bourse du travail). Les autres à Saint-Denis (17h : mairie puis marche : place J. Jaurès, rue G. Péri, place Port de Pantin, rues D. Coussova et F. Pressière). Tous se retrouvent au centre commercial de la cité des 4000 à 19h. Samedi Rassemblement à 14h à la Bastille. Soirée à l'espace Balard. Adresse de la coordination parisienne : 34 rue Traversière, 12^e, (1) 344 15 33.

Image 1 : Article du quotidien Libération, qui, selon la date en bas à gauche, date de 30 novembre 1983, c'est-à-dire pendant la Marche pour l'égalité et contre le Racisme, qui a duré de 15 octobre au 3 décembre 1983.



LES CONFESSIONS DE CATON

Avant d'enlever son masque, hier soir, à Apostrophes », l'homme qui se cachait derrière le pseudonyme de Caton, André Bercoff, avait raconté à « Libération » l'histoire de cette mystification Lire pages 10 à 12.

4F • SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 DÉCEMBRE 1983 N° SÉRIE N° 789



Athènes: les Dix en quête d'une volonté commune

A partir de demain, et jusqu'à mardi, les dix chefs d'Etat et de gouvernement tenteront de mettre un terme à la crise larvée qui mine la CEE. L'issue est plus qu'incertaine. Lire page 14.

La marche des jeunes franco-arabes «pour l'égalité» traverse Paris

PARIS SUR «BEUR»

Les 30 marcheurs maghrébins et français « pour l'égalité, contre le racisme », arrivent aujourd'hui à Paris pour la fin de leur tour de France. Cet après-midi, à 14 heures, ils entameront l'ultime étape, qui les conduira de la Bastille à Montparnasse. Un tour de France des droits civiques qui a démarré le 15 octobre à Marseille, recueillant au fil des étapes le soutien de la plupart des organisations politiques et syndicales de gauche, et la participation active de plusieurs membres du gouvernement. Georgina Dufoux, secrétaire d'Etat à la Famille, qui s'est jointe à la marche, déclare dans une interview à « Libération » que les jeunes immigrés « seront un moteur essentiel de la société française ». Les « Beurs », immigrés arabes de la deuxième génération, sont à l'avant-garde. Lire pages 2 à 8.



Hussein: «Bienvenue, Arafat»

Le roi Hussein de Jordanie a fait hier un grand pas vers le leader de l'OLP, en reconnaissant sa légitimité et en l'invitant à Amman. Lire page 20.

A chaque étape, les marcheurs étaient accueillis par des sympathisants d'une « France multiraciale ».

Algérie 2,50 DA • Belgique 27F • Canada \$ 1,10 • Côte d'Ivoire 450 CFA • Espagne 150 Ptas • États-Unis \$ 0,95 • Grèce 50 DR • Italie 1200 L • Luxembourg 27F • Maroc 3,80 DH • Portugal 75 Esc. • Sénégal 445 CFA • Suisse 1,70F • Tunisie 200 M.

Image 2 : Article du quotidien Libération, intitulé « Paris sur 'Beur' », qui, selon la date en haute à gauche, date de 4 décembre 1983, également pendant La Marche pour L'égalité et contre le Racisme.



Image 3 : Article du quotidien Libération. La date de publication exacte n'est pas indiquée. Dans l'introduction on lit « Ils étaient quinze à Marseille. Les Beurs, partis d'une idée... » et ensuite dans l'article on se rend compte des phrases comme « le pari insensé de trente-deux jeunes Beurs... » La bande dessinée dit : « Exclusif ! Les Beurs ont marché sur la Seine ! ... »

EDITORIAL

SERGÉ JULY

Faire le pari des «Beurs»

Les mots ont leurs vies. C'est à-dire qu'ils meurent aussi. Il y en a un qui vient de passer dans un sale week-end, c'est celui d'immigré. Un drôle de mot d'ailleurs puisqu'il instaurait une discrimination au sein de ce que l'on appelle « les étrangers ». Un Allemand vient travailler en France, personne n'a l'idée de le traiter « d'immigré ». Non, l'immigré c'est l'étranger du Tiers-Monde. Une manière de souligner que la différence entre l'étranger et l'immigré travaillant en France, est de nature culturelle. Il n'y a pas de grande différence culturelle entre l'Italien, l'Américain et le Français, il y en a une entre les nègres et les Maillots ou les Algériens. Autrement dit l'immigré est doublement étranger. La marche des « beurs » et le succès de leur traversée de Paris mettent à mal le mot « immigré », puisqu'ils tendent à affirmer dans la joie, avec une étonnante sérénité de leur part, qu'ils ne sont ni immigrés, ni même étrangers, puisqu'ils sont nés en France et qu'ils n'entendent renoncer ni à la France ni à leur identité franco-arabe.

L'efficacité de leur « Tour de France » tient à une double découverte : de leur part, qu'ils ne sont pas des immigrés et qu'il n'y a donc aucune raison pour qu'on ne les traite pas comme des Français et de la part de la société française qui, à cette occasion découvre une dimension humaine et culturelle de la France dont elle n'avait jamais pris conscience auparavant. C'est à ce moment là qu'on attend qu'une initiative gouvernementale ou politique fasse écho à celle des « beurs ». Les Beurs disent aux Français : « vous ne feriez pas la France sans nous » ; on devrait logiquement leur répondre « non seulement on ne fera pas sans vous, mais vous êtes une chance formidable pour la France ». Et naturellement de passer à l'acte.

En ces temps où l'on vit la CRISE avec cynisme, il est parfois bon de prendre le cynisme au mot. C'est le cas ici.

Les « beurs » sont en effet un formidable « atout » culturel pour la France, pour autant qu'on s'en serve. On imagine son efficacité sur le terrain économique, dans le domaine diplomatique, contre les idéologies de la peur et contre le racisme. Sans oublier une contribution inévitabile sur nos manières de vivre, de voir et d'entendre.

Plusieurs scénarios sont envisageables. En voici un qui a le mérite de jouer cartes sur tables.

Au départ, on crée un enseignement tout neuf, des seconds cycles accélérés, des universités et des grandes écoles franco-arabes. Budgétairement ont met le paquet dans les ghettos. Les meilleurs professeurs dans toutes les disciplines sont mobilisés pour former des cadres supérieurs, des ingénieurs, des dentistes, des pilotes, des fonctionnaires de tous calibres,

sans oublier les inévitables cancers de haut niveau, les imbéciles spécialisés, les saltimbanques, les poètes et les journalistes. Pas un enseignement au rabais, mais l'inverse, c'est-à-dire ce que l'on fait de mieux dans l'hexagone. C'est uniquement à cette condition que parler sur les beurs sera vraiment payant. Je suppose par exemple que le ministre du commerce extérieur serait heureux, dans ses relations avec le monde arabe, et plus largement avec tous les États se revendiquant de l'Islam, s'il pouvait disposer de hauts fonctionnaires franco-arabes, si plusieurs dizaines de cadres commerciaux des grandes entreprises exportatrices françaises étaient originellement des « beurs », si parmi les diplomates en poste dans ces pays se trouvaient des Rachida et des Toumi. Ou alors tout ce qu'on nous a raconté depuis des décennies sur le caractère stratégique de cette région du monde, c'était vrai et on peut penser que la jeunesse franco-arabe, avec sa connaissance pratique de la langue et de l'univers islamique, avec son enracinement dans le système de valeurs occidentales, ferait de véritables ravages. On imagine la tête des managers japonais et américains se retrouvant en concurrence au Koweït avec l'agressivité et l'efficacité de nos « beurs ». Naturellement, on retrouverait des franco-arabes dans toutes les institutions hexagonales. Dans l'enseignement comme dans la santé. Dans les médias aussi, dans les radios comme dans les télé nationales. Parmi eux, un certain nombre seraient architectes et urbanistes et participeraient au remodelage de l'univers urbain. Ça serait quand même pas mal que ceux qui repensent nos villes, les connaissent parfaitement au point d'avoir vécu dans les ghettos. La force d'une culture tient à sa capacité à intégrer des apports, des normes, des richesses d'autres cultures, à se méler sans cesse. Que la France ait la possibilité d'intégrer ce cocktail explosif entre l'occidentalisme et l'arabisme, que constitue la jeunesse franco-arabe, est une chance à saisir de toute urgence. Les « beurs » sont prêts à relever le défi, ils l'ont dit samedi dans les rues de Paris. On aimerait que ceux qui sont aujourd'hui au pouvoir le relèvent également. Être anti-raciste en l'occurrence, ne consiste pas simplement à prôner, mais aussi et surtout à promouvoir. Il ne suffit pas de punir sévèrement les racistes. C'est évidemment nécessaire mais de toute évidence insuffisant : il faut aussi faire confiance à la jeunesse franco-arabe. Et le prouver. Ça devrait être très simple, puisqu'en plus, la société française a besoin d'eux.

L'ÉVÉNEMENT

Ministres, militants se sont retrouvés pour soutenir la non-violence



Les victimes du racisme ont trouvé leur place lors de l'apothéose de la marche entre la Bastille et Montparnasse dans la capitale.

... courtant d'air. Récupérer ? Impossible. En plein milieu de la marche pourtant, c'est l'autre visage. Une banderole (« ce sera une des rares... ») de la CGT de l'usine automobile de Poissy, suivie par celle de Renault-Billancourt. Un autre monde, une autre génération d'immigrés. Très encadrés, mais tout à fait décontractés. Un travailleur immigré lance avec force des slogans en français, puis en arabe. Et un « bon milliers de travailleurs à reprendre... »

« Ces jeunes, ce sont mes fils », dit l'un d'eux, particulièrement ému. « Car le racisme, ça nous touche tous ». A peine, a-t-il le temps de terminer sa phrase que derrière, des femmes, françaises, et immigrées, s'en donnent à cœur joie, et lancent des « you-you » stridentes. Une marche inclassable, qui rebondit au gré des manifestants. Des Turcs et une banderole « Non aux expulsions ». Des Antillais chantent : « Nous sommes des immigrés en France ». Et des Français bien sûr, militants ou non. En famille souvent. Cela n'en finit pas. Il faut plus de deux heures pour que la Bastille soit rendue aux voitures. Comble, ce sont les anarchistes qui ferment le cortège... en rang serrés et disciplinés. Pendant ce temps, en tête, les marcheurs se rapprochent du but.

Les rues passent. Censier, le quartier Latin, puis la remontée par le boulevard Port-Royal. En plein milieu, un arrêt devant l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. Une minute de silence. Une jeune immigrée qui a perdu un frère s'exclame : « On s'arrête ». Comme si par ces mots, elle étouffait un destin. Puis tout redémarre. « Fallait-il craquer ou bien marcher », disait un des jeunes au tout début de la marche.

Arrivée à Montparnasse 17 heures, c'est presque la nuit. Sur les flages de la tour du GEF, des mains tambourinent sur les rebords. Un bruit de fond qui rebouffe tout le monde. La foule s'attarde, ne veut pas encore se disperser. A tous les coins, une ambiance de fête.

Les marcheurs s'engouffrent vers la

tribune, installée pompeusement devant la gare. Peu de discours. Ils ont fait 1 300 kilomètres pour ne pas manquer ce rendez-vous. Georgina Dufoux répond : « Le gouvernement de la France vous salue ». Des cris de bon-enfant lui coupent le parole. « La parole aux immigrés ». Elle égrène quelques mesures. Ainsi la possibilité qu'autant les associations anti-racistes de se constituer partie civile. Enfin, elle annonce qu'à l'issue de la marche

une délégation de marcheurs va être reçue à l'Élysée.

Les huit de la délégation sont déjà partis. Quatre jeunes Français, et quatre immigrés. Comme la foule. Une heure après, les voilà de nouveau avec tous les autres, à l'Église Ballard, pour une soirée musicale. « Oups, Mitterrand c'était bien », raconte l'un d'eux. Puis, d'un coup, ils se retournent vers un autre marcheur. « Et toi qui n'y croyais pas... »

Sofy CHALANDON
Eric FAVEREAU

Je cherche après Tantine

L'absence des principaux hommes politiques de l'opposition à la manifestation de samedi, à part la notable exception d'Olivier Stirn et de Bernard Stasi, n'avait pas de quoi étonner. On ne peut d'un côté faire des alliances électorales avec Le Pen ; et de l'autre manifester sa solidarité avec les victimes des cartons racistes des banlieues. Logique.

Chirac, Barre, Giscard ne sont pas racistes, mais le problème « beur », c'est plutôt une épine dans leurs pieds de marcheurs de la « reconquête » qu'une occasion de réfléchir sur la société de l'an 2000 qu'ils prétendent diriger.

Mais on attendait de Simone Veil, qui avait su dire, à l'occasion des élections municipales de Dreux, jusqu'où il ne fallait pas aller trop loin en matière de compromis avec l'extrême-droite, qu'elle fit un geste, même symbolique, vers ceux qui ont osé à réveiller la France anti-raciste.

Il n'en fut rien. « Tantine » a laissé passer le cortège sans lui accorder le moindre regard.

Les marcheurs en ont manifesté quelque mécontentement. Pour eux, elle avait sa place dans le cortège. Droite, gauche... Les Beurs s'en battent l'œil, leur marche à travers la France leur a appris à juger les gens sur les pièces et non sur mine ou sur étiquette. Le premier clash public et télévisé

des Beurs fut, rappelons-le, la houleuse confrontation des jeunes des Minguettes avec le maire communiste de Venissieux, Marcel Houël, à l'occasion d'un mémorabe Antenne 2-midi, à l'automne 1982...

Simone Veil, que nous avons interrogé dimanche, nous a déclaré : « Samedi, je n'étais pas à Paris. Mais, de toute façon, je n'aurais pas participé à la manifestation. L'instinct qu'il se serait agi d'une pure et simple récupération. Rappellez-vous je manifestais organisée après l'attentat à la synagogue de la rue Copernic. Ce n'était pas de la récupération politique, à votre avis ? ». Et elle poursuivait, très en colère : « Je suis persuadée que la plupart des gens qui manifestent dans ces occasions ne pensent pas réellement aux vrais problèmes. Ils se déplacent parce que leur parti leur dit de le faire... ». On sent Simone Veil hémisée par le côté « moraliste » de la gauche en matière de racisme : « Vous savez, le courrier antisémite que je reçois est loin de provenir uniquement de gens de droite... »

Pena-être, mais en l'occurrence Simone Veil a bel et bien été le cochon. Et s'est privée du plaisir de participer à une fête de famille. Où même les tantines bourgeoises croquent, pour un temps, d'être brocantes par les loubards de banlieue.

Luc ROSENZWEIG

Image 4 : Article du quotidien Libération, intitulé « Faire le pari des 'Beurs' », qui date de 5 décembre 1983, selon la date indiquée en bas à droite.

Paradoxe, au moment des discours les Beurs ont évité de raconter et d'expliquer leur marche...

Le discours mis au pas

Dans la nuit tombante à Montparnasse ni Toumi, ni Nanou, ni René, ni Taos n'ont raconté leur marche de 1200 kilomètres et quelques centaines de rencontres... Une histoire sans parole...

Après la nuit, le discours. Samedi, alors que la nuit glaciale tombait sur Montparnasse, venait enfin l'heure où, perchés sur une estrade face à la gare, les marcheurs prenaient la parole, les uns après les autres.

Qu'ont-ils dit ? Des choses à la fois très vraies et très évidentes, et d'autres presque banales.

Ils n'ont guère parlé d'eux-mêmes, ni de leur tour de H.L.M. qu'ils ont abandonné pendant six semaines, ni de leur retour aujourd'hui. Sur tout ils ont évité de raconter leur marche.

Le plus étonnant, c'est qu'ils ont dit quasiment la même chose ce soir du 14 décembre dans la nuit tombante de Montparnasse devant des milliers de manifestants que dans la matinée du 15 octobre sur une petite place de Marseille devant une vingtaine de témoins.

Entre ces deux dates, ils ont vécu l'une des aventures les plus passionnantes de ces dernières années, mais rien n'en transparaît dans leurs interventions. Ce qu'ils ont dit à chaque étape depuis le départ, nous le savions tous déjà ; et ce que, tout le monde ne devine pas, c'est-à-dire qui ils sont et comment ils vivent, n'importe quel « beur » est capable de le raconter autour d'une bière dans un bistrot de banlieue. Ce n'est donc pas pour ce qu'ils avaient à dire que les gens sont venus, parce que leur initiative avait surpris.

De fait, tous ceux qui sont allés à leur rencontre sur la route avec l'envie de discussions « enrichissantes » ou avec l'espoir d'entendre des déclarations fracassantes, se sont retrouvés gros Jean comme d'habitude.

Invariablement, les marcheurs les invitaient à se joindre à eux sur le macadam et bavardaient le plus simplement du monde. C'est seulement au fil des kilomètres que les plus curieux ont pu ressentir le courant très fort qui passait entre eux et qui ne manquait pas de nous électriser. C'est leur manière de marcher qui nous branchait avec Toumi, Nanou, René, Taos et les autres.

Ils ont d'ailleurs commencé par se surprendre eux-mêmes en s'élançant à pied sur des routes qui leur étaient jusqu'alors étrangères. Ils ont été surpris par tous ces gens qui les accueillent, chacun à leur manière, les soirs d'étapes, et dont ils ignoraient auparavant l'existence...

En vivant au jour le jour pendant plus de six semaines, sans jamais se soucier du lendemain, sans jamais spéculer sur les effets de leur initiative, ils ont vécu les jours les plus divers. Ils ont créé une sorte de clan ouvert, sans loi ni roi, qui rassemblait les individus les plus hétéroclites sans jamais déroger à leur objectif commun. Ils ont résisté à la solitude des premières étapes, à la monotonie des suivantes, au tourbillon des médias lors des derniers jours, et enfin à la foule.

Telle une tribu absolument new look et attirante, animée d'une volonté aussi paisible qu'irréductible, ils

ont marché droit devant eux, entraînant progressivement les copains, les amis, les sympathisants, les révoltés, les hommes vototés, et finalement plusieurs générations de Français ou Maghrébins qui n'étaient pas descendus dans la rue depuis des lustres.

Dans cette histoire, les paroles ne comptaient plus. Paroles d'évangile prononcées par des non-évangélistes (pour l'essentiel) pour des non-évangélistes (pour l'essentiel), elles étaient là comme le plus petit dénominateur commun. Ils ont mis le discours au pas. Il est probable d'ailleurs que si chacun d'eux avait voulu s'expliquer jusqu'au bout, le groupe se serait fissuré ; et que, s'ils avaient tenu véritablement d'expliquer leur démarche, ils auraient détourné beaucoup de monde.

Leur génie fut de tenter « quelque chose de totalement inédit parce qu'ils savaient qu'il fallait » faire. C'est leur conviction, leur élan et leurs baskets qui ont séduit tout le monde. Ce sont toujours les gestes qui distinguent les gens entre eux. Pour cette raison, ces marcheurs sont des gens « ormidables ». J. HATZFELD



Georgina Dufoux : le discours après la marche...

Le «Collectif Jeune» : la marche a servi de détonateur

Après l'euphorie de la marche, ce mouvement né de l'action de jeunes de Paris à la veille du départ de la marche de Marseille le 15 octobre reste clair : on jugera le gouvernement sur les faits.

Dimanche, 13 heures. Derniers préparatifs pour le dernier repas avec les marcheurs organisés par le « collectif-jeune ». Quinze minutes pour une interview. Pas de vedette. Pas de porte-parole. Il faut que tout le monde parle, tous les participants à ce mouvement créé le 15 octobre, date du départ de la marche, par des jeunes de Paris et de banlieue.

LIBÉRATION. — Soixante-dix mille personnes, samedi, dans les rues de Paris, aux côtés des marcheurs... Un événement ?

COLLECTIF JEUNES. — Il faudrait, bien sûr, que tous ces gens soient là tous les jours. Mais une chose est certaine : maintenant, cela ne sera jamais plus comme avant. On sait qu'on peut mobiliser des milliers de personnes sur l'idée de l'antiracisme. On sait aussi qu'on peut bosser ensemble. Avant, on connaissait des gens, mais on n'avait pas envie de travailler avec eux. Hier, samedi, on s'est tombé dans les bras. Les rivalités, les intérêts personnels divergents ont éclaté. Et ça, on l'a senti dès le début de la marche. Les Français aussi ont compris que nous représentions une force. La marche a voulu s'adresser à ceux qui défilent samedi mais également aux autres, notamment aux partis politiques qui avaient laissé tomber ce thème. Grâce

à cette marche, des tas de choses sont rendus possibles. Mille initiatives sont nées, la marche en somme, c'est un cerge allumé à Marseille qui a embrasé toute la forêt.

LIBÉRATION. — Des hommes politiques ont fait quelques kilomètres avec les marcheurs. Ils ont été pris en photo. D'autres sont venus défiler samedi. Georgina Dufoux a même prononcé un discours. Vous ne vous êtes pas fait récupérer ?

COLLECTIF JEUNES. — Quelle récupération ? Ce sont les marcheurs qui ont récupéré les hommes politiques et pas le contraire. Lorsqu'ils sont partis, il ne faut pas l'oublier, ils étaient quinze. L'indifférence était totale et la mairie de Marseille était fermée. On a d'abord essayé de les marginaliser. La presse aussi. Mais cette marche a été plus forte que tout. Si forte que la fame de fond menaçait de tout emporter. Même les marcheurs ne pouvaient plus la contrôler tant le phénomène les dépassait. Les hommes politiques, syndicalistes et autres, pour être dans le coup, devaient se dépêcher de prendre le train en marche. Ils ont accepté de venir sans étiquette, d'abandonner leurs banderoles.

Les membres du gouvernement ont été noyés par la masse. C'est une des réussites de cette manifestation. Pour une fois, ils n'étaient pas devant, à

ouvrir le cortège. Si les journalistes voulaient les voir, ils n'avaient qu'à les chercher au milieu de la foule. Pour avoir le droit d'être devant, il fallait faire partie de la marche et donc partir de Marseille.

LIBÉRATION. — Vous vous doutez d'un tel succès ?

COLLECTIF JEUNES. — Après chaque crime raciste, chaque événement dans les banlieues, un cran supplémentaire était franchi. On comptait 200, 500, 2000 personnes lors des manifest. Cette marche a servi de détonateur. Dès que nous avons compris qu'il ne fallait compter que sur nos propres forces, tout est devenu possible. On est arrivé, enfin, à quelque chose en laissant tomber les organismes officiels dont nous n'aurions rien dû attendre. Ils n'ont en réalité jamais rien fait. Chaque fois que nous sommes passés par eux, cela a été l'échec. Le MRAP, par exemple. Ils n'ont jamais pu que réaffirmer des positions de principe. Désormais, ce ne seront plus eux qui conditionneront, mais nous. Ils seront avec nous, mais derrière nous. Quant aux partis de gauche...

LIBÉRATION. — Du Parti socialiste, justement, qu'attendez-vous maintenant ?

COLLECTIF JEUNES. — D'abord un peu de courage !

LIBÉRATION. — Georgina Dufoux a été sifflée lors de la manifestation de samedi. Pourquoi ?

COLLECTIF JEUNES. — Il ne fallait quand même pas qu'elle se dise que, parce qu'elle était entourée d'immigrés, elle avait un public acquis d'avance. Elle nous a pris pour des écoliers en nous demandant de nous taire. Elle a fait un discours, mais des discours on s'en fout. On en a assez. On veut des faits concrets. Elle assure que la justice sera sévère pour les auteurs de crimes racistes. Eh bien ! on verra. L'année 1984 sera une bonne année pour cela, car une dizaine d'affaires doivent être examinées. De toute façon, nous, on n'est pas prêt de s'arrêter. Il n'en est pas question. On a découvert et rencontré trop de gens décidés à continuer. Tous les jours naissent de nouvelles initiatives. On va rentabiliser notre nouveau carnet d'adresses. Tout ne fait que commencer. Le collectif-jeunes va se constituer en association afin de se porter partie civile dans les procès. La justice doit être rendue. C'est notre principal objectif. Le droit de vote, on verra plus tard. De toute façon, on finira par l'avoir. C'est une simple question de temps.

Propos recueillis par
Véronique BROCCARD

LIBÉRATION LUNDI 5 DÉCEMBRE 1983

Image 5 : Article du quotidien Libération, datant de 5 décembre 1983. En haute de l'article on lit « Paradoxe, au moment des discours les Beurs ont évité de raconter et d'expliquer leur marche... »

LES BEURS
EN MARCHÉ« Le président de la République nous a dit qu'il
était très content que notre marche ait eu lieu. »

Les Beurs à l'Élysée

Samedi, François Mitterrand a reçu la délégation des marcheurs. Ils ont obtenu l'extension à tous les immigrés de la carte de séjour valable dix ans et l'assurance que les violences racistes vont devenir des infractions pénales spécifiques.



Samedi, François Mitterrand a félicité les « marcheurs » d'avoir su donner « un coup d'arrêt à la montée intolérable du racisme ».

« Il y a déjà un pas vers l'égalité. » Toumi Djaidja, l'un des marcheurs « pour l'égalité et contre le racisme » sort de l'Élysée où il vient d'être reçu par François Mitterrand. « Le président de la République a suivi notre marche depuis le début, poursuit-il. Il nous a dit qu'il était très content qu'elle ait eu lieu ».

Constatation on ne peut plus juste. Le succès de la marche va au-delà des souhaits émis par François Mitterrand qui a tenu à rappeler aux auteurs de la marche qu'il venait de donner « un coup d'arrêt à la montée intolérable du racisme ». Au début de l'été, on pouvait craindre le pire. Question mayonnaise raciale, ce mélange de propos sur la sécurité et ce « trop plein d'immigrés en cette période de crise économique ». L'opposition avait su à merveille la faire monter au moment des municipales. Ajoutez un été de « Dupont Flipocheurs » prenant pour cible des gosses d'immigrés, et le gouvernement avait tout lieu de craindre une explosion de violence dans les cités de banlieue.

Pour désamorcer cette bombe, François Mitterrand n'a pas craint, alors, de se rendre coup sur coup, d'abord, à la fin juillet à la Courneuve, juste après le drame de la cité des 4.000. Puis, la semaine suivante début août, dans le quartier des Minguettes à Venissieux. Cette banlieue lyonnaise, François Mitterrand connaît. Il y avait d'ailleurs rencontré Toumi Djaidja, blessé en juin par un policier. Parallèlement à ces gestes, le gouvernement a également pris toute une série de mesures pour les jeunes dans les cités à risques. Le résultat côté délinquance a été loin d'être négligeable.

Le racisme, par contre, ne s'est trouvé en rien enrayer. Bien au contrai-

re, le gouvernement s'est en effet heurté à un mur. Face à la crise économique qui l'alimente, les discours mourox de la gauche — quand elle ne prend pas de mesures ambiguës — ne peuvent en rien l'enrayer. D'autant moins que sur cette question, jusqu'à présent, il n'y avait aucun consensus de la classe politique comme l'ont montré les élections de Dreu.

En lançant l'idée de cette marche, ses animateurs ont permis d'apporter une réponse. Elle posait réellement les problèmes. Dans sa forme, ses animateurs ont choisi la non-violence. Le résultat est efficace. Plus, sans initiative ne venait d'aucun parti. Autant de points positifs pour le gouvernement. En cas de succès, elle pouvait créer un consensus, le plus large possible, de la classe politique, sur la question du racisme. Soucieux d'éviter tous les risques de dérapage, l'Élysée a donc fait savoir qu'il ne souhaitait pas une « reprise politicienne » de la marche.

Seule Françoise Gaspard, députée de Dreu, s'est trouvée le 15 octobre aux côtés des marcheurs. Quant au PS, il s'est chargé d'adresser une circulaire à ses fédérations départementales pour leur demander « d'accueillir favorablement cette initiative », et de lui apporter leur soutien, ce qui a été fait. Aller au-delà aurait pu « marquer » la marche. La gauche, résultat : dans toutes les municipalités, qu'elles soient de la majorité ou de l'opposition (excepté à Poissy tenu par le RPR), les marcheurs ont été très favorablement accueillis.

Ce consensus politique s'est concrétisé samedi jusqu'aux côtés des 32 Beurs partis le 15 octobre, se sont retrouvés à la même tribune des représentants du gouvernement : Georgina Dufóts, Huguette Bozhardeau, Jack

Lang et Claude Cheysson ; des personnalités de gauche : Edmond Maire, Gisèle Halimi ; et des personnalités de l'opposition : Bernard Stasi ou Olivier Stier. François Létard (RPR) interrogé par *Le Monde* s'est déclaré « tout à fait favorable » à cette action et « regrette que l'opposition ne l'ait pas davantage soutenu ».

A problème national, réponse nationale. Le gouvernement se devait d'aller au devant des marcheurs. Des ministres s'y sont employés. Le geste de Georgina Dufóts, son « Je ne vous laisserai jamais tomber » ont montré un engagement certain aux côtés des initiateurs de la marche.

Dès lundi dernier, François Mitterrand a décidé de les recevoir à l'Élysée. L'annonce n'en a été faite que jeudi, une fois les modalités de la rencontre fixées. Des signes, c'est bien. Mais insuffisant. Il faut aussi favoriser les orientations non-violentes, qu'on tient à ce qu'elles perdurent.

Samedi, François Mitterrand en recevant la délégation des marcheurs les

a félicités d'avoir su donner un coup d'arrêt au racisme. Cela a été possible parce qu'ils l'ont affronté à mains nues, à visage découvert. Puis, il leur a demandé ce qu'ils attendaient concrètement. La sécurité des immigrés ? François Mitterrand s'est montré choqué que les auteurs de crimes racistes puissent avoir droit rapidement à la liberté provisoire. L'égalité des droits, la carte de séjour valable dix ans, et le droit de vote ? « Pour la carte de séjour, les choses sont en train de se faire et pour les jeunes immigrés victimes d'actes racistes le président nous a assuré qu'il comptait prendre des mesures » a déclaré Toumi Djaidja. En ce qui concerne le droit de vote, les marcheurs ont indiqué que François Mitterrand leur avait assuré que « c'était toujours une de ses préoccupations ».

Il a d'autre part particulièrement insisté sur les problèmes touchant à la réhabilitation des banlieues. Il leur a fait part également de son intention de s'exprimer publiquement sur l'ensemble des problèmes touchant à l'immigration et au racisme. Gilles BRESSON

Les mesures annoncées

La carte de séjour unique et valable dix ans, une des principales revendications des 32 Beurs de la marche, va être progressivement étendue à tous les immigrés en situation régulière et séjournant en France, « depuis un certain temps », a déclaré les propos tenus par François Mitterrand lors de sa rencontre avec les marcheurs.

Ainsi donc, les marcheurs sont loin de repartir à la honte vide. Outre cette carte unique de séjour et de travail, ils ont reçu l'assurance que les violences

racistes vont devenir des infractions pénales spécifiques. Enfin, les organisations luttant contre le racisme pourront désormais se porter partie civile.

Reste bien sûr le droit de vote. Le président de la République ne s'est pu avancer : « Je n'ai pas oublié », s'il est simplement lâché. Et avant de se séparer, François Mitterrand a fait part de son intention de s'exprimer publiquement sur l'ensemble des problèmes touchant à l'immigration et au racisme.

BILLET Le socialo- juridisme a frappé!

« Le ministre de la Justice proposera prochainement que les violences à caractère raciste deviennent des infractions, des infractions pénales spécifiques, aux sanctions plus lourdes. De ce fait, les organisations luttant contre le racisme pourront se porter partie civile », a annoncé le secrétaire d'État, Georgina Dufóts, à la fin de la marche « pour l'égalité et contre le racisme ».

Cette déclaration est bien prématurée puisque aucun projet précis de cet ordre n'existe pour l'instant à la Chancellerie. Si le Grand des Secours a déjà reçu des demandes d'études allant dans ce sens de la part de certaines organisations anti-racistes, telles le MRAP, lui-même et ses services se montrent très réservés, voire hostiles à de tels projets.

Il n'en est pas moins vrai que certains faits divers récents et la marche des jeunes des Minguettes ont poussé le gouvernement à attirer l'attention du ministre de la Justice sur ce problème. Le sujet a déjà été évoqué en réunion de cabinet et certains fonctionnaires vont étudier le dossier en tentant d'assimiler la caractéristique raciste d'un délit ou d'un crime à une « circonstance aggravante », notion courante dans le code pénal.

Cette nouvelle qualification juridique pose évidemment d'énormes problèmes. En effet, comment apprécier de manière légale la notion de racisme ? Si c'est parfois possible, comme dans l'affaire du train Bordeaux-Fantôme, c'est souvent impossible et de nombreuses affaires l'ont déjà montré. Ce sont donc les tribunaux correctionnels ou les assises qui ont à apprécier la nature réelle des crimes et des délits et qui doivent juger s'il est nécessaire ou non de sanctionner de manière plus ferme.

Ce n'est pas parce que leurs intentions naturelles les poussent souvent à « baisser les prix » lorsque la victime est un immigré ou un Français d'origine immigrée, qu'il faut changer les lois. Les lois existent, elles peuvent être dures, tout le problème est de les appliquer avec justice, ce qui n'est effectivement pas l'habitude, et pas seulement en matière d'actes racistes.

D'autre part, on peut s'interroger sur la pauvreté de la réponse juridique fournie par le secrétaire d'État à une question évidemment plus sociale, culturelle et politique. L'argument juridique n'est toujours qu'un « rat-trapage » et les socialistes ne semblent pas l'avoir compris.

Il aurait été efficace d'affirmer depuis longtemps que ceux qui une partie des Français considèrent comme des étrangers étaient des Français comme les autres. Qu'ils étaient là et qu'ils y resteraient. Que la France serait multiraciale ou ne serait pas.

Pour le reste, on est en droit d'attendre que les policiers et les magistrats appliquent les lois de manière équitable. Qu'il ne soient pas « couverts » lorsqu'ils ne le soient pas, ce qui est trop souvent le cas actuellement.

Gilles MILLET

Image 6 : Article du quotidien Libération, intitulé « Les Beurs à l'Élysée » et datant de 5 décembre 1983.

PARIS: LA GRANDE FINALE DES BEURS

Soixante-dix-mille manifestants ont suivi samedi les marcheurs « pour l'égalité et contre le racisme » à travers Paris, ultime étape de leur tour de France. François Mitterrand a reçu leur délégation à l'Élysée. Lire pages 2 à 6.

F • LUNDI 5 DÉCEMBRE 1983

Nlle SÉRIE N° 790

Libération

SPORTS

RUGBY: LES BLEUS BATTENT LES JAUNES

Pour la première fois, Français et Roumains ont vraiment joué ensemble au ballon : 26-15. Lire les informations et résultats du week-end pages 15 à 20.

2 bombardiers américains abattus par les Syriens au nord-est de Beyrouth

LIBAN: RUDE RAID POUR REAGAN

Des soldats syriens devant les débris d'un A 6, l'un des deux bombardiers américains abattus au cours du raid US de dimanche contre les positions syriennes au nord-est de Beyrouth.

La première action militaire américaine depuis l'attentat meurtrier contre le Q.G. des marines à Beyrouth a visé des batteries de missiles syriens. Avec efficacité semble-t-il. Mais les syriens ont abattu deux bombardiers américains et capturé deux pilotes. Ce raid avait été précédé vingt-quatre heures auparavant par une attaque israélienne; la coïncidence de ces opérations pourrait indiquer le début d'une stratégie américano-israélienne pour chasser les armées syriennes du Liban. Lire pages 22 à 24.

UN SOMMET EUROPEEN AU BORD DU PRECIPICE

Les traditionnelles querelles européennes ont atteint un point de rupture. Lire pages 7 et 8.



Algérie 1,50 DA • Belgique 219 • Canada 5 1,10 • Côte d'Ivoire 430 CFA • Espagne 110 Ptas • États-Unis 5,95 • Grèce 60 DR • Italie 1200 L • Luxembourg 278 • Maroc 3,80 Dirhams • Portugal 75 Esc. • Sénégal 445 CFA • Suisse 1,70F • Tunisie 380 M

Image 7 : Article du quotidien Libération publié le 5 décembre 1983. En haute de l'article on lit

« Paris : La grande finale des Beurs. »¹⁷

¹⁷ Les images 1 jusqu'à 7 sont des articles qui ont été tirés du site internet de Libération : http://www.liberation.fr/societe/2013/11/15/la-marche_497177. Consulté le 29 juin 2018.

Peu de temps après, le terme *beur* était devenu si populaire qu'il fut impossible de l'éviter. Désormais, c'est avec une certaine familiarité que le plus grand nombre y recourt. Le paradigme semble en place et l'allégeance générale au « terme » joue elle-même un rôle de persuasion. Un changement se produit quand un lexique s'impose au point que ses modes d'élaboration du monde deviennent normatifs et sont spontanément revendiqués dans les pratiques quotidiennes. La catégorie « *beure* » suit cette logique en devenant un élément convenu d'un univers lui-même conventionnel.

Il s'avère que le label est tellement populaire, qu'il a aussi su s'introduire dans de nombreux discours académiques, par exemple ceux de Laronde, Ollson, Puig et Hargreaves.¹⁸ En fait, il est devenu tellement difficile d'éviter ce terme « *beur* » que même les critiques institutionnels n'ont pas pu résister à l'utiliser. Bien que le terme soit très souvent mentionné entre guillemets, il faut aussi remarquer que son emploi n'est pas toujours nuancé ni interrogé : « [...] Bien que critiqué, le label de « littérature *beur* » est ainsi encore utilisé, parce qu'il demeure, à plusieurs points de vue, le plus « opérationnel. »¹⁹ Et quand bien même les spécialistes concèdent qu'il s'agit d'interroger sans complaisance cette catégorie, personne n'arrive à une solution définitive,²⁰ ou ne propose un lexique plus approprié. En outre, nous avons remarqué, pour ce qui est des analyses académiques sur le roman *beur*, qu'on insiste sur le côté socio-politique/journalistique/sociocritique. Il semble que c'est notamment la question identitaire qui intéresse le plus les spécialistes, alors que l'intérêt artistique ou la qualité littéraire ne sont guère examinés en eux-mêmes. Le roman *beur* ferait fonction d'un corpus exemplaire dont on pourrait examiner les traits sociologiques. Ainsi, on lit surtout des articles analysant les caractéristiques sociopolitiques comme « Autour du roman *beur* : immigration et identité », « Voices from the North African Immigrant Community in France », « Immigration and Identity in *Beur* Fiction », ou « Traverser les banlieues littéraires : entre sensationnalisme et banalité quotidienne », etc. Nous avons d'ailleurs proposé le tableau suivant, qui indique la fréquence des termes « *beur* », « arabe », « de banlieue », « urbaine » et « maghrébine » dans neuf différents discours académiques, afin d'indiquer comment ces termes ont infiltré ce domaine. Il va sans dire que, même si les articles datent de différentes années et si leur nombre de mots varie, le terme « *beur* » est le plus souvent mentionné. De plus, on voit par exemple que l'article de Hargreaves, publié à peine cinq ans après les articles de *Libération*, mentionne déjà 41 fois le terme *beur*, ce qui indique la normalisation rapide de ce terme. Mais on voit aussi dans des articles plus récents que le terme continue à être employé par les critiques littéraires.

¹⁸ Álvares, Cristina. « D'une littérature mal nommée. » *Mondes Francophones* (2015).

¹⁹ Vitali, Ilaria. « Une promenade dans le bois du roman « *beur* » : De Mehdi Charef à Rachid Djaidani. » *Publiforum*.

²⁰ Vitali, Ilaria. *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*. Academia, 2012.

Titre	Beur Fiction : Voice s from the Immigrant Community in France.	Quand les Beurs prennent la plume	Une littérature à la croisée des chemins. Par	Lectures croisées d'une littérature en habits de médiation.	De la littérature beur à la littérature urbaine : Le Regard des Ingrangers	Au-delà de la banlieue : le discours beur dans trois romans d'auteurs issus de l'immigration maghrébine	La littérature beur et ses suites	L'authenticité des « Voix de la banlieue » entre témoignage et fiction	Traverser les banlieues littéraires : entre sensationnalisme et banalité quotidienne	
Auteur	Par Alec G. Hargreaves	Par François Desplagnes	Par Alec G. Hargreaves	Par Charles Bonn	Par Ilaria Vitali	Par Kenneth Ollson	Par Laura Reek	Par Christina Horvath	Par Serena Cello	TOTAL
Année de publication	1989	1991	1993	1993	2009	2012	2012	2015	2017	
Le terme beur	41	12	13	5	52	89	32	21	5	270
Le terme arabe	2	1	1	2	16	2	1	0	0	25
Le terme urbain	0	0	0	0	16	0	1	12	10	39
Le terme de banlieue	0	0	1	0	6	43	2	41	10	103
Le terme de maghrébine	0	2	10	16	9	21	0	5	2	65

Tableau 1 : Indication de la fréquence des termes « beur », « urbaine », « de banlieue » « maghrébine » et « arabe » dans plusieurs discours académiques.

2.1. L'auteur « beur » et son œuvre à la télévision et dans les entretiens

Dans les journaux et dans les discours académiques, mais aussi à la télévision, le débat autour du roman « beur » connaît une popularité croissante. Prenons l'exemple du premier passage de Mehdi Charef à l'émission télévisée de *H.F. 12* en 1983. Charef était l'invité principal : il était prévu qu'on parlerait de la publication de son premier roman, *Le Thé au Harem d'Archi Ahmed*. Charef était assisté de son agent littéraire, Georges Conchon²¹, ainsi que de son editrice, Simone Gallimard (l'épouse d'Antoine Gallimard, qui est le président des éditions Gallimard). Bien que Charef avait l'occasion d'introduire son nouveau roman, il n'y est guère parvenu, parce que les autres invités l'empêchaient de le faire. À un certain moment, l'un des invités décrit l'itinéraire littéraire de Charef comme s'il s'agissait d'un conte de fées, insinuant en quelque sorte qu'il ne serait qu'un ouvrier à la mode. Un autre critique littéraire parla du nouveau roman de Charef en sous-estimant sa valeur littéraire. L'invité affirma que ce qui était frappant dans le roman était surtout le fait d'aborder la vie des immigrés et de leur donner une voix : autant de remarques stéréotypées quant au contenu (comme nous l'avons expliqué dans le premier chapitre) alors qu'aucune remarque n'évoqua l'intérêt esthétique des textes de Charef. Ce fut seulement après des observations déplacées, que Conchon se mit à défendre l'intérêt artistique du roman de Charef :

« Il ne faudrait pas s'y tromper. Ce livre *n'est pas* un document. Il est forcément un document par la force des choses puisqu'il parle des choses que nous ne connaissons pas ou que nous connaissons mal. Il est premièrement un livre *littéraire*. C'est un texte littéraire et d'ailleurs c'est pas tout à fait un hasard s'il paraît dans une maison d'édition très littéraire, qui est le Mercure de France. Là était sa place parce que lui est un garçon qui a vécu dans le béton et dans les bidonvilles et il y a sauvé son talent d'écrivain. C'est ça qui est un peu inexplicable. Il est arrivé en écrivain, fait du premier coup. »²²

Malgré ce beau plaidoyer de Conchon, une chose s'imposa lors de ce débat : les critiques invités ne voyaient que l'intérêt sociologique et journalistique du roman « beur ». Le présentateur de l'émission, Yves Mourousi, parla encore d'une manière méprisante de l'œuvre de Charef. Mourousi ne posa d'ailleurs aucune question artistique ou littéraire à Charef ; il lui demanda en revanche s'il souhaiterait devenir journaliste un jour. Une telle question souligna une fois de plus que les intervenants ne considéraient pas la légitimité de Charef en tant qu'auteur, sinon celle de porte-parole de la banlieue. Pour comble de malheur, Charef ne parvint pas véritablement à défendre sa position littéraire. Il évoqua

²¹ Georges Conchon est un écrivain et scénariste français né en 1925.

²² Vitali, Ilaria. *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*. Academia, 2012. P.29

²⁷ *Ibid.*

son premier roman comme n'étant ni un livre maghrébin ni français, mais un livre d'*immigré*, « parce qu'un immigré c'est toujours de nulle part, ça ne compte pas. »²⁷ Charef aurait pu prendre exemple sur Djaïdani et Razane, qui, selon Ilaria Vitali, font plutôt la promotion de leur image en se revendiquant écrivain réaliste ou populaire. Par contre, cette citation de Charef est involontairement devenue une invitation à lier la littérature « beur » à la notion (négative) d'errance, aux personnes sans origine. Cette idée de « venir de nulle part » a invité les critiques à reprendre cette idée, comme par exemple Jean-Michel Ollé²³ dans son article « Les cris et les rêves du roman beur », où il catégorise les descriptions comme « issues de l'immigration », « ces enfants d'ailleurs », « ces enfants de nulle part »²⁴ afin de stigmatiser les romans « beurs ». Djaïdani a aussi subi les attaques des médias. Après l'apparition de son best-seller *Boumkoeur*, « un coup de poing » selon lemagazine.info, il a subi les attaques des médias, qui le soupçonnaient de ne pas avoir écrit ce roman lui-même.²⁵ En outre, pendant un entretien dans *Tout le monde en parle* en 1999, l'année de la publication de *Boumkoeur*, le présentateur complimenta Djaïdani, en parlant d'un livre qui raconte les cités et que son style faisait penser au rap (et non pas à la littérature...). Il ajouta également avec beaucoup de désinvolture qu'il y avait quelques fautes d'orthographe... Les compliments cachent à peine les insultes.

Alors qu'au début de sa carrière en 1999, Djaïdani ne s'est pas révolté contre de telles remarques, son attitude changea au fur et à mesure de sa carrière littéraire. Après avoir participé à l'émission télévisée *Tout le monde en parle* en 2004, pour parler de sa deuxième œuvre *Mon Nerf*, les spectateurs avaient compris qu'il s'agissait d'un album de rap. Pendant une deuxième émission, Djaïdani a insisté sur son métier d'écrivain : « Je suis pas un rappeur, je suis pas un slammeur, je suis un écrivain. »²⁶ En 2007, pendant l'émission télévisée de *Ce soir (ou jamais !)*, après que le présentateur ait parlé d'un « jeune *beur* vivant en banlieue », Djaïdani a mimé un non de la tête en murmurant « beur, beur » d'un air réprobateur. Bien que *Boumkoeur* a connu un grand succès, avec 40.000 exemplaires vendus en 1999²⁷, Djaïdani reste très critiqué par rapport à son style, qui ressemblerait au rap. Djaïdani lui-même, commença à enregistrer le processus d'écriture de son deuxième roman, *Mon Nerf*. Cet enregistrement constituait en vérité une réponse provocatrice de Djaïdani à l'institution littéraire parisienne, qui l'avait accusé de ne pas avoir écrit le roman par ses propres moyens.²⁸ Dans un entretien avec lemagazine.info, Djaïdani mentionna alors la difficulté de retrouver une vraie passion pour écrire un deuxième roman :

²³ Jean-Michel Ollé est directeur des éditions Au Pont9. Il est chargé de l'édition déléguée de la collection « Corpus » chez Fayard, sous la direction de Michel Serres. En 1995, il fonde et codirige Bibliopolis, première maison d'édition numérique française. Il a assuré la valorisation numérique de fonds éditoriaux et patrimoniaux, notamment celui d'André Breton et dirigé les éditions Hachette Livre International pendant 9 ans.

²⁴ Ollé, Jean-Michel. « Les Cris et les rêves du roman beur. » *Le Monde Diplomatique*. Paris (1988).

²⁵ Regnier, Isabelle. « La vie sans mode d'emploi. » *Le Monde* (2012).

²⁶ Kleppinger, Kathryn. *Branding the « Beur » Author: Minority Writing and the Media in France*. Oxford University Press, 2016.

²⁷ <http://www.ina.fr/video/I07298780>. Consulté le 11 juin 2018.

²⁸ « Quand ils ont reçu mon manuscrit, ils m'ont dit : [...] on a un petit problème, on veut savoir une chose : [...] est-ce bien vous qui avez écrit ce livre ? » Rachid Djaïdani, *Sur ma ligne*, Paris, Slik Production, 2007, 55 minutes.

« C'est le plus dur. Mais le pire avec *Mon Nerf*, dont on a moins parlé, c'est qu'on m'a donné le sentiment qu'un arabe devait écrire sur la banlieue sinon il n'existait pas. Il y a là une vraie discrimination intellectuelle. »²⁹

Il est vrai que la réception critique de l'œuvre de Djaïdani est compliquée à plusieurs niveaux. Alors que son premier roman a connu un grand succès médiatique-littéraire, il fut aussi un objet de controverse et la cible de nombreuses critiques. Selon Djaïdani, l'échec de *Mon Nerf* repose sur le fait qu'il n'avait pas assez explicitement écrit sur la banlieue (comme il l'avait fait dans *Boumkoeur*). Ainsi, il est convaincu qu'une certaine discrimination intellectuelle entra en jeu. Il s'agit d'ailleurs d'un terme qui correspond bien à la violence symbolique, appliquée au champ littéraire, dont parlait Bourdieu. D'ailleurs, Mohamed Razane a lui aussi été discriminé, quand Gallimard a voulu écrire sur la quatrième couverture de *Dit Violent* : « Razane nous invite à une lecture nouvelle et naturelle qui transpose la langue parlée beur en langue écrite. »³⁰ Razane répondit que les institutions littéraires et culturelles françaises sont déconnectées de la population, qu'elles ne connaissent que le microcosme parisien, ce qui les rend ethnocentriques et méprisantes, qu'elles feraient mieux de cesser les catégorisations réductrices et de reconnaître la valeur littéraire de ces nouvelles productions.³⁶

2.2. Une réception critique impossible ?

Selon Charles Bonn³¹, le fait que la littérature maghrébine de langue française s'est axée, dès le début, sur l'actualité politique, à savoir la guerre d'Algérie, la vague d'assassinats perpétrés en France à cause de la nationalisation du pétrole en Algérie³², et « la Marche des Beurs », figure à la fois le succès et l'échec du corpus maghrébin, en ce sens que son insistance sur l'actualité politique tend à renforcer une réception critique axée sur la configuration socio-politique des textes.

La difficulté de la réception critique est aussi manifeste dans le fait qu'un tel corpus ne parvient pas à être diffusé dans l'enseignement français. Selon Bonn, ce corpus n'est pas même étudié à l'université française. Que ce soit dans les universités françaises ou au Maghreb, presque aucun cours n'est consacré aux écrivains maghrébins de langue française. Comme si, d'un côté, les écrivains paraissaient trop français pour être incorporés à l'enseignement maghrébin, et de l'autre, trop maghrébins pour être incorporés aux cours de littérature française.³³ Aussi, dans l'accueil journalistique, le corpus beur n'a jamais vraiment percé. Dans l'article de Bonn on lit d'ailleurs que l'une des hypothèses historiques

Dans Vitali, Ilaria. « Pari(s) « extra muros ». Banlieues et imaginaires urbains dans quelques romans de l'extrême contemporain. » *Ponti/ponts. Langues littératures civilisations des Pays francophones* 11 (2011) : 27-39.

²⁹ <http://www.lemagazine.info/?Interview-Rachid-Djaïdani>. Consulté le 15 juin 2018.

³⁰ Vitali, Ilaria. *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*. Academia, 2012. ³⁶ *Ibid.*

³¹ Charles Bonn est professeur à l'Université Lyon 2 et il est l'auteur du livre *Le roman algérien de langue française : vers un espace de communication littéraire décolonisé ?* (1985).

³² Bonn, Charles. « Lectures croisées d'une littérature en habits de médiation. » *Hommes et Migrations* 1164.1 (1993) : 27-31.

³³ Hargreaves, A.G. « Une littérature à la croisée des chemins. » *Hommes et migrations* 1170.1 (1993) : 6-9.

consiste à considérer qu'un tel corpus rappellerait une période aveugle et tabou de l'histoire de France : « la guerre d'Algérie n'a pas fini d'y distiller une mauvaise conscience propice »³⁴, de sorte que la réception d'un tel corpus serait impossible. Ainsi dit, nous croyons qu'il semblerait que les œuvres maghrébines toucheraient un espèce de post-colonialisme que la France ne veut ni revivre ni relire. On dirait que le passé colonial de la France reste un sujet sensible, si bien qu'on pourrait se demander si la France est capable d'accueillir un tel corpus postcolonial.

Ce sont les autorités culturelles françaises qui font, selon la désignation de Bourdieu, la « distinction » à travers « un jugement de goût » entre différentes œuvres littéraires. En même temps, nous croyons que cette distinction peut aussi engendrer la différence entre une soi-disant « basse » culture et une « haute » culture. Prenons par exemple le Panthéon, ancienne église où les Français inhumant les hommes et les femmes qui ont véritablement servi la nation, comme par exemple Hugo, Rousseau ou Zola (un écrivain qui inspire un certain nombre d'écrivains beurs) et plus récemment Alexandre Dumas. En outre, il faut considérer la censure concernant les prix littéraires, lesquels ne sont guère distribués aux écrivains beurs – sauf par exemple en 2016, quand l'écrivaine « marocainefrançaise » Leïla Slimani a gagné le prix Goncourt pour son œuvre *Chanson Douce*. Enfin, considérons l'idée même de canonisation : à ce jour, aucun auteur « beur » n'a été inhumé au Panthéon.

Si pendant l'apparition du roman « beur » la couverture de l'œuvre de Charef n'indiquait aucun détail sur l'origine de celui-ci, les éditeurs de *Dit Violent* prirent soin de mentionner l'origine « marocaine-française » de Razane sur la couverture. En 1999, le site internet de l'Ina présenta l'émission *Tout le monde en parle* par ces mots : « Rachid Djaïdani, un jeune *beur* des cités de banlieue, est l'auteur de "Boumkoeur". »³⁵ Aujourd'hui encore, dans les bibliothèques françaises, à la FNAC ou chez L'Harmattan, le roman « beur » est classé comme appartenant à « L'immigration ». Parfois il y a une telle confusion, qu'une maison d'édition comme L'Harmattan publie le premier roman de Jean-Luc Yacine sous la catégorie « Écritures arabes », alors qu'un autre roman du même auteur est publié, chez le même éditeur, dans la collection « Voix d'Europe. »³⁶

2.3. Critiquer les critiques : vers une littérature post-identitaire ?

Considérant la mauvaise réception critique et les labels offensifs qui touchent les auteurs maghrébins, nous ne sommes pas surpris de constater la révolte des auteurs, leur souhait de s'engager contre les autorités culturelles et de déconstruire les labels. Minorisés comme dirait Deleuze, les auteurs se mettent à défendre et à revendiquer leur identité vis-à-vis de « la culture française », en faisant de leur discours

³⁴ Bonn Charles. « Lectures croisées d'une littérature en habits de médiation. » *Hommes et Migrations* 1164.1 (1993) : 27-31.

³⁵ <http://www.ina.fr/video/I07298780>. Consulté le 11 juin 2018.

³⁶ Hargreaves, A.G. « Une littérature à la croisée des chemins. » *Hommes et migrations* 1170.1 (1993): 6-9.

un positionnement littéraire. Une contre-culture s'exprime à cette occasion, rassemblant un groupe d'écrivains luttant pour une reconnaissance (littéraire, culturelle, sociale) dans le champ culturel français/francophone.³⁷

La lutte se concentre en premier lieu sur le refus de l'étiquette « beur » et toutes ses variantes. Sur ce plan, Mohamed Razane assume son rôle de porte-parole « de banlieue », qui s'associe, selon un grand nombre de discours académiques³⁸, aux ouvrages publiés après les émeutes de 2005. Au lieu de parler constamment des qualitatifs et des manières de classer les ouvrages dans tel ou tel mouvement, Razane demande pourquoi on ne parle pas tout simplement de *littérature*. Car, plutôt qu'un écrivain beur ou de banlieue, Razane préfère être considéré comme un écrivain réaliste, juste comme Stendhal, Flaubert et Zola.³⁹ Ce refus de l'étiquette vaut d'ailleurs aussi pour Djaïdani, qui se voit surtout comme un écrivain populaire. Alors qu'il ne semble pas forcément s'opposer à l'étiquette « de banlieue », il change de perspective, posant une question pertinente mais souvent oubliée, à savoir pourquoi on ne labellise pas l'écriture « française » :

« Écrivains de banlieue, ok, mais est-ce qu'on leur dit « écrivains bourgeois » ou « littérature de bourgeois » ou « littérature de fils de » ? »⁴⁰

Peut-être la France (du moins ses autorités culturelles) a-t-elle effectivement besoin d'un tel changement de perspective. En s'enfermant dans les débats autour de la légitimité du roman « beur », de l'origine des auteurs, de la question identitaire, du rôle sociopolitique des textes, etc., peut-être n'a-t-elle pas vu « progresser » ce roman. Les auteurs maghrébins d'aujourd'hui ne sont plus les immigrés des années quatre-vingt. Ils ne doivent plus forcément raconter leur vie ni se voir comme des « beurs » ; en revanche, ils se voient souvent comme des écrivains réalistes, populaires et engagés. Ils écrivent sur la banlieue, non plus uniquement pour décrire leur quête d'identité ou leur difficulté à « appartenir », mais tout simplement parce que cela leur appartient, ou selon Djaïdani parce que c'est un sujet contemporain, « Le sujet, c'est mon quartier. Faut en profiter, en ce moment c'est la mode, la banlieue. »⁴⁷

S'ils écrivent encore sur « l'appartenance », la vie d'immigré, la banlieue, c'est surtout pour montrer leur mécontentement envers la situation actuelle. Maintenant, il ne s'agit plus d'écrire pour témoigner, mais d'écrire pour se révolter. Au début des années quatre-vingt, les écrivains maghrébins de la première génération ont affirmé qu'ils écrivaient pour eux-mêmes, pour le simple but de devenir écrivain et d'écrire de la littérature. Maintenant, à la question de savoir *pour qui* écrivent ces jeunes

³⁷ Notion inventée par le sociologue français Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art* (Bourdieu 1998 [1992]). Le champ littéraire implique l'espace où des acteurs se disputent quant aux positions à investir. Les acteurs de ce champ sont par exemple les auteurs, les maisons d'édition, les institutions littéraires, les chercheurs, etc.

³⁸ Vitali, Ilaria. *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*. Academia, 2012.

³⁹ Laura, Reeck. *Entretien avec Mohamed Razane*, 13 décembre 2008.

⁴⁰ Vitali, Ilaria. *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*. Academia, 2012.

⁴⁷ Djaïdani, Rachid. *Boumkoeur*. Paris : Editions du Seuil, 1999.

écrivains, nous répondrions plutôt qu'ils écrivent pour eux-mêmes, avec une forte envie de décrire leur identité. À la question de savoir *pourquoi* ces auteurs écrivent, nous croyons que la réponse aujourd'hui est de créer une contre-légitimité, une communauté littéraire indépendante. Regardons par exemple le collectif comme *Qui fait la France – Chroniques d'une société annoncée* (2007), avec Mohamed Razane en tête, à travers lequel les écrivains concernés s'engagent pour une France culturellement agrandie et pour une reconnaissance littéraire. Dans ce contexte, un autre manifeste intitulé *Pour une littérature mondiale* (2007) fut publié la même année. Certes, on pourrait toujours constater que les premières œuvres « beurs » étaient déjà engagées, revendiquant une certaine reconnaissance, interrogeant les questions identitaires, critiquant la société et la politique. Pourtant, nous croyons que les œuvres plus récentes sont plus nuancées, et surtout plus idéologiques. Par exemple, les écrivains du manifeste *Qui fait la France* indiquent clairement que la société actuelle française n'est pas celle dont ils rêvent, et n'est pas comme elle *devrait être* au regard de ceux qui la composent. Ils veulent construire une France guérie des clichés qui nuisent à l'inégalité. Selon nous, ce sont des points de vues plus idéologiques qu'autrefois.

En fin de compte, la réception critique problématique de ce corpus s'avère être accompagnée par la constante difficulté de désigner les œuvres et les auteurs. Ainsi, la question de savoir comment correctement désigner ce corpus, sinon comment éviter le terme « beur », reste une réelle difficulté. Une désignation *minoritaire* est par exemple souvent proposée, car il s'agit d'un groupe « numériquement inférieur au reste de la population d'un État, en position non dominante, dont les membres possèdent, du point de vue ethnique, religieux ou linguistique, des caractéristiques qui diffèrent de celles du reste de la population et manifestent, même de façon implicite, un sentiment de solidarité, à l'effet de préserver leur culture, leurs traditions, leur religion ou leur langue. »⁴¹ On entend d'ailleurs parfois le terme *postcolonial*, considérant qu'il s'agit d'un ensemble de productions littéraires (ou culturelles) qui a été écrit par des auteurs issus des empires coloniaux qui maintenant habitent le pays ex-colonisateur.⁴² Pourtant, à notre avis, ces deux labels ne sont pas moins réducteurs que celui de « beur », et nous croyons que les options de désignation restent nombreuses et diverses, mais aussi controversées. En même temps, certains auteurs d'origine maghrébine ne prennent même plus la peine de contester tel ou tel emploi.⁴³ Simplement pouvons-nous nous demander quand l'assignation identitaire deviendra vraiment superflue et quand les auteurs seront libérés du mécanisme d'exclusion de la culture dominante ou « légitime ». L'unique lueur d'espoir est peut-être bien que ce corpus semble pouvoir survivre en dehors du canon.

⁴¹ Caporti, 1979. Citation tirée de <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/159-minoritairemineur>. Consulté le 29 juin 2018.

⁴² <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/54-postcolonial-isme>. Consulté le 30 juin 2018.

⁴³ Selon la citation de Nina Baraoui: « On ne pourra plus dire Arabe, en France. On dira beur et même beurette. Ça sera politique. Ça évitera de dire ces mots terrifiants, Algériens, Maghrébins, Africains du Nord. (...) Beur, c'est ludique. Ça rabaisse bien aussi. » Trouvé sur le site internet de *Le Monde*. https://www.lemonde.fr/idees/article/2017/12/09/la-beurette-icone-republicaine-devenue-objetsexuel_5227049_3232.html?xtmc=beur&xtcr=6. Consulté le 30 juin 2018.

Peut-être que cette survie témoigne d'un événement historique en cours : l'écriture d'une littérature *postidentitaire* ou *post-beur* qui irait vraiment au-delà des identités stéréotypées et normatives imposées par une société.

Conclusion

Il s'avère que le terme roman « beur » a été inventé pour indiquer un certain nombre de connotations ethniques et de thématiques récurrentes, souvent contre la volonté des auteurs. Il s'agit ici, comme d'une certaine façon pour les littératures gay et lesbienne, d'un « mouvement » inventé par les médias et repris par les critiques littéraires, effet d'une violence symbolique (ou d'une remise en question de la violence symbolique) qui pèse sur les « dominés » et crée ainsi un corpus minoritaire. En outre, un quotidien comme *Libération* montre le rôle fondamental d'un certain journalisme culturel (d'ailleurs de gauche) quant à la normalisation de la catégorie « beur ». Les critiques littéraires n'ont pas échappé à cet emploi abusif et réducteur d'un tel terme : d'ailleurs, aucune désignation plus légitime ou plus pertinente, aucune autre manière de parler de ce corpus ne s'est imposée. Le label « beur » et l'idée qu'il existerait un mouvement ou un roman « beur » a progressivement infiltré les discours académiques, y compris les plus renommés. Aussi, le roman beur s'impose comme corpus exemplaire quand il s'agit de commenter une certaine sociologie – celle des banlieues – mais cette relative reconnaissance *contextuelle* peine à masquer un véritable désintérêt *textuel*. Autant dire que la représentation d'un tel corpus ne semble pas vraiment lui rendre justice. Ainsi, accusant un certain déficit de légitimité littéraire et culturelle, c'est sans surprise qu'un tel corpus n'est pas enseigné dans les universités françaises : la possibilité d'une représentation postcoloniale sur le territoire national semble faire obstacle à une telle reconnaissance : l'absence de prix littéraires français et la difficulté d'intégration au canon littéraire français constituent les stigmates d'une reconnaissance *a priori* difficile. Quant aux futures recherches, une analyse statistique vraiment élaborée concernant la fréquence des labels dans la presse française sera plus que bienvenue. Quoi qu'il en soit, les entretiens télévisés de Djaïdani et Charef montrent bien qu'un auteur « beur » est souvent attaqué, méprisé et stéréotypé par les présentateurs télé, les maisons d'édition et/ou les critiques littéraires. De sorte que le talent d'écriture est représenté comme un miracle plutôt que comme un simple... talent. Il faut alors se demander si la construction d'un tel label beur n'est pas un triste réflexe néocolonial dans un pays à peine postcolonial incapable d'accueillir et de reconnaître un tel corpus.

Bibliographie

Articles

Ageron, Charles-Robert. « L'immigration maghrébine en France. Un survol historique. » *Histoire du Maghreb* (2005): 411-424.

Álvares, Cristina. « D'une littérature mal nommée. » *Mondes Francophones* (2015). Consulté le 14/04/2018. <https://mondesfrancophones.com/debats/francophonies-et-theories/dune-litterature-malnommee/>

Bonn, Charles. « Lectures croisées d'une littérature en habits de médiation. » *Hommes et migrations* 1164.1 (1993): 27-31.

Cello, Serena. « Traverser les banlieues littéraires: entre sensationnalisme et banalité quotidienne. » *Itinéraires. Littérature, textes, cultures* 2016-3 (2017).

Charef, Mehdi. *Le Thé au Harem d'Archi Ahmed*. Paris : Mercure de France, 1983.

Djaïdani, Rachid. *Boumkoeur*. Paris : Editions du Seuil, 1999.

Djaïdani, Rachid. *Mon Nerf*. Paris : Editions du Seuil, 2004.

Desplanques, François. « Quand les Beurs prennent la plume. » *Revue Européenne des Migrations Internationales* 7.3 (1991): 139-152.

Hargreaves, A.G. « Beur Fiction: Voices from the Immigrant Community in France. » *The French Review* 62.4 (1989): 661-668.

Hargreaves, A.G. « De la littérature « beur » à la littérature de « banlieue » : Des écrivains en quête de reconnaissance. » *Cairn*. p. 144-149. Consulté le 30 mars 2018. <https://www-cairn-info.proxy.library.uu.nl/revue-africultures-2014-1-page-144.html>

Hargreaves, A.G. « Une littérature à la croisée des chemins. » *Hommes et migrations* 1170.1 (1993): 6-9.

Horvath, Christina. « L'authenticité des « voix de la banlieue » entre témoignage et fiction. » (2015): 183-198. Consulté le 20 avril 2018.

http://opus.bath.ac.uk/51354/1/L_authenticit_des_voix_de_banlieues_in_Regards_crois_s.pdf

Kaganski, S. « Rachid Djaidani : J'aimerais créer un truc qui reste. » *Les Inrockuptibles*. Mise en page le 15 novembre 2012. Consulté le 20 avril 2018.

<https://www.lesinrocks.com/2012/11/15/cinema/rachid-djaidani-entretien-11323911/>

Kleppinger, Kathryn. *Branding the « Beur » Author: Minority Writing and the Media in France*.

Oxford University Press, 2016.

Ollé, Jean-Michel. « Les cris et les rêves du roman beur. » *Le Monde Diplomatique*.

Paris (1988). Consulté le 14 avril 2018.

<https://www.monde-diplomatique.fr/1988/10/OLLE/41171>

Olsson, Kenneth. « Au-delà de la banlieue: le discours beur dans trois romans d'auteurs issus de l'immigration maghrébine. » *Synergies Pays Riverains de la Baltique* 10 (2013): 55-68.

Consulté le 20 avril 2018.

<https://gerflint.fr/Base/Baltique10/Olsson.pdf>

Razane, Mohamed. *Dit Violent*. Paris : Editions Gallimard, 2006.

Reeck, L. « La littérature beur et ses suites », *Hommes & migration*, 1295 | 2012, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 30 mars 2018.

<https://journals.openedition.org/hommesmigrations/1077>

Regnier, Isabelle. « La vie sans mode d'emploi. » *Le Monde* (2012). Consulté le 13 mai 2018.

https://www.lemonde.fr/culture/article/2012/11/13/rachid-djaidani-la-vie-sans-mode-demploi_1789835_3246.html

Sakinna, B. « Le roman beur. » *Le monde diplomatique*, p. 2, 1989, consulté le 28 avril 2018.

<https://www.monde-diplomatique.fr/1989/01/A/41421>

Videau, A. « Le roman « beur » en question » *Hommes & Migrations* 1112. (1988) : 7-11.

Vitali, Ilaria. *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*. Academia, 2002.

Vitali, I. « Une promenade dans le bois du « roman beur » : De Mehdi Charef à Rachid Djaidani. » *Publifarum*, consulté le 14 avril 2018.

http://www.publifarum.farum.it/ezone_articles.php?art_id=254

Fragments vidéo

<http://www.ina.fr/video/I07298780>. Consulté le 11 juin 2018.

Sites internet

https://www.lemonde.fr/idees/article/2017/12/09/la-beurette-icone-republicaine-devenueobjet-sexuel_5227049_3232.html?xtmc=beur&xtcr=6. Consulté le 30 juin 2018.

<http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/159-minoritaire-mineur> Consulté le 29 juin 2018.

<http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/54-postcolonial-isme> Consulté le 30 juin 2018.

<http://www.lemagazine.info/?Interview-Rachid-Djaidani> Consulté le 15 juin 2018.

http://www.liberation.fr/societe/2013/11/15/la-marche_947177 Consulté le 29 juin 2018.

<https://www.larevuedesressources.org/la-litterature-beure-existe-t-elle,1654.html> Consulté le 11 juin 2018.

<http://africultures.com/de-la-litterature-beur-a-la-litterature-de-banlieue-des-ecrivains-enquete-de-reconnaissance-12039/>. Consulté le 20 juin 2018.

https://www.lemonde.fr/cinema/article/2018/05/04/noire-n-est-pas-mon-metier-des-actricesdenoncent-un-racisme-latent-du-cinema-francais_5294572_3476.html. Consulté le 30 juin 2018.